

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 12 (1874)  
**Heft:** 25

**Artikel:** Lettres japonaises : Chum à Joa  
**Autor:** Chum  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-182819>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Se me n'hommo mé crai (et ie mé erai adè)  
 N'atsiterin adon onna vats' et son vè  
 Qu'on vouaitéret brotâ ào maitai dão troupe !!  
 Mon Djan saret quoqu'on avouè sé dûé bité ;  
 Ye porret dévesa avouè lé feinné tité ;  
 Et tot comptâ n'aria bio dju din noutr'indrai  
 S'on desai ào bornè : Perrett' a lo fretai !  
 Su cin noutra coumar' étaï bin tant dzohiâosa  
 Que sé met à châota coumin n'a benirâosa ;  
 Tolamint que lo pot tsisant tot écliaffâ !!

Tot lo lassé fut rinvaiçâ !!  
 Vouaitint su lo tsemin sa fortena toumaié,  
 Se dese : adieu vè, vatse, caïon, covaïé !!  
 Et lé ge rodz' et moû, noutra fêna s'in fut  
 A se n'hommo contâ coumin lo pot l'est tsu,  
 S'attindint bin d'avai n'a bounna dedzalaïe !!  
 Mâ la veyint veni dincé tant désolaïe,  
 Lo bravo Djan n'eut pas lo kieu de la rolhî.  
 Et quand l'eut tot oïu : lo conto dâo voyadzo,  
 Et ti clliâo bio carcu, tot d'un coup déguelhî.....  
 Perretta que dese : vai-tou, on autre iadzo,  
 Ye ne té faut jamais, — por ne té pas trompâ, —  
 Vindré la pè de l'or dévant dé l'avai tiâ !! L. G.

### Lettres japonaises.

Chum à Joa.

Ce qui fait un peuple, ce n'est pas seulement sa position géographique et le gouvernement qu'il s'est donné, mais aussi et surtout, la religion qu'il professera.

Or, la religion du Vaudois, si tant est qu'il en ait une, est le protestantisme dont la base est le monotheïsme juif. Sur cette base on a greffé un dogme de la Trinité qu'il ne m'appartient ni de comprendre ni d'expliquer.

Je te renvoie donc pour plus amples informations à la confession ci-jointe de St-Athanase et, si tu y comprends quelque chose, je l'irai dire à Rome.

Quoi qu'il en soit des dogmes du christianisme, il est certain que son fondateur a été et restera le premier et le plus fidèle interprète de la Divinité : auprès de lui Socrate est un enfant et Confucius un barbare. Un peuple qui s'inspirerait de sa morale et la ferait passer dans ses codes serait le premier des peuples. Mais, diras-tu, comment se fait-il que les occidentaux n'aient pas su s'assimiler cette manne céleste qui devait les placer à la tête des nations ? A cela je répondrai que l'excellence même de la morale chrétienne rend celle-ci plus difficile à pratiquer ; il faut du renoncement pour être chrétien et je ne connais personne de moins ascète que le Vaudois. Dans ses moments de désœuvrement et tout en trinquant avec ses amis, il fera volontiers de la petite politique et de la petite philosophie, puis, comme il a l'esprit fort, il vous dira sans sourciller que la religion n'est bonne que pour les vieilles femmes des deux sexes et qu'un homme digne de ce nom n'a pas à s'en occuper.

Le sexe faible fait du sentiment, pratique la dévotion, parce que c'est « bien porté » mais il a peu de religion. On fréquente l'office divin pour montrer un châle ou un chapeau, pour voir ou être vue,

on souscrit aux missions de Bâle parce que Mme du Flon a recommandé l'œuvre et que l'on veut avoir son négrillon à présenter à l'éternel. Un négrillon fait très bien en perspective et de plus il couvrira une multitude de transgressions.

Quand la mode viendra de convertir les Japonais, j'espère que quelque jolie pécheresse voudra bien m'entreprendre ; elle ne me trouvera pas trop endurci.

CHUM.

M. J. Siber, à Lausanne, dont le burin ne se borne pas aux travaux ordinaires de la gravure, mais traite souvent avec une grande habileté les œuvres d'art, vient de mettre à exécution une heureuse idée.

Encouragé par M. le président de la Société des beaux-arts, et s'inspirant de bons portraits et de renseignements donnés par des amis intimes de Gleyre, M. Siber a reproduit avec beaucoup de fidélité, sur une superbe médaille, les traits du célèbre peintre.

Cet intéressant travail sera un charmant souvenir d'un homme si généralement regretté et aussi grand par le caractère qu'il illustre par son pinceau.

La médaille de M. Siber, qui sera probablement mise en vente très prochainement, porte sur l'un des côtés :

CHARLES GLEYRE

Sur le revers :

CHARLES GLEYRE

né à Chevilly, en 1806, mort à Paris en 1874.

Inhumé dans sa patrie.

Il faisait une chaude matinée de juillet ; les mouches harcelaient l'humanité ; le soleil brillait depuis plusieurs heures, et de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur les tempes du commis d'exercice de B\*\*, qui faisait manœuvrer douze hommes sur la pelouse. Les deux heures réglementaires lui paraissaient d'une horrible longueur, et, de temps en temps, ses regards fixés sur son contingent se portaient par ricochet sur la pinte dont la petite enseigne se lisait à quelque distance.

Philippe, — c'était son nom, — éprouvait, dès la veille, une soif ardente, aiguiseée encore par une température de 30 degrés.

N'y tenant plus, il commanda : « Halte, front, en place ; repos !... Puis il ajouta :

Quoui pâie onna quartetta ? »

Ses hommes se regardèrent. C'étaient, pour la plupart, de pauvres domestiques dont la bourse était peu garnie. Nul ne répondit mot.

Furieux d'une pareille indifférence, Philippe fit immédiatement deux pas en arrière, dégaina, et commanda d'une voix rauque : Reprenez... armes !

Sa mauvaise humeur prolongea l'exercice jusque vers midi.

On assure que dès lors ses soldats se tinrent pour avertis, et préférèrent payer la « quartette » plutôt